Le yiddish tel qu'on l'oublie. Regards sur une culture engloutie

Jacques Déom

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cmc/1017>
DOI : 10.4000/cmc.1017
ISSN : 2684-3080

Éditeur

Fondation de la Mémoire Contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2005
Pagination : 293-306
ISSN : 1377-1256

Référence électronique

Jacques Déom, « Le yiddish tel qu'on l'oublie. Regards sur une culture engloutie », *Les Cahiers de la Mémoire Contemporaine* [En ligne], 6 | 2005, mis en ligne le 01 novembre 2020, consulté le 16 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cmc/1017> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cmc.1017>

Notes de lecture

Jacques Déom

Nathan Weinstock, *Le yiddish tel qu'on l'oublie. Regards sur une culture engloutie*, Métropolis, Genève, 2004, 495 pages.

Peu de domaines de l'histoire des sociétés sont, autant que l'aventure de la langue yiddish et de la culture qui s'exprimait en elle, de nature à induire l'observateur, si critique qu'il se veuille, à cette forme insidieuse de raisonnement historique que le philosophe d'Oxford R. G. Collingwood dénonçait sous le vocable de *futurible*. On échappe en effet difficilement, face à certaines conjonctures documentaires, à la tentation d'en prolonger les perspectives, d'en réaliser les virtualités en imagination, d'échafauder, ne serait-ce qu'en esquisse, ce qui se serait passé si l'histoire avait été autre. La langue yiddish, et l'univers mental et formel dont elle constitue le vecteur, présente le cas, certes pas unique dans l'histoire, mais d'une exceptionnelle visibilité, d'une culture assassinée au moment où elle commençait à déployer tout le potentiel accumulé au cours de siècles de maturation.

L'exécution du programme nazi d'extermination des Juifs n'a laissé que des cendres du judaïsme est-européen. En tuant les corps des locuteurs, elle visait aussi à extirper cette manière d'être et de penser, cette sensibilité matricielle dont la *mame loshn*, la langue maternelle de la majorité des Juifs ashkenazes avant la tourmente, était porteuse. Et, issu d'elle, cet esprit juif fait d'ironie et de tendresse, de violence et d'insatisfaction, d'essentielle inadéquation au monde tel qu'il va et de pressentiments utopiques, de mystique quiétiste ou révolutionnaire. Bref, cet ensemble de vécu et de pensée qui nourrissait une incompatibilité aussi radicale que taraudante avec les valeurs du sol, du fixisme racial et de l'identité spéculaire.

La violence d'un État moderne pris de folie meurtrière fondit sur un peuple sans État, minorité de longue date fragilisée et forte seulement de ses incertitudes, de ses déchirements internes, de son dynamisme désespéré et visionnaire.

Combien de Juifs parleraient aujourd'hui le yiddish, si l'innommable n'avait pas eu lieu ? Plus peut-être qu'il n'y a de Suédois à parler suédois ou de Grecs à parler grec. Le travail de normalisation de la langue, sa codification orthographique et grammaticale, son enrichissement lexical méthodique, la prospection des ressources qu'elle offrait dans ses multiples variantes parlées, tant géographiques que sociales, non moins que son usage médiatique et scolaire richement diversifié achevaient d'arracher l'idiome à son immédiateté populaire et d'en faire un instrument apte à dire avec rigueur et souplesse le monde de tous les hommes, et des Juifs parmi eux. « L'amour du yiddish » avait réussi à triompher du mépris où les doctes tenaient le « jargon », sentant par trop son ghetto¹. Il lui avait ménagé, parfois au prix d'empoignades idéologiques mémorables et de la souffrance stylistique des littérateurs, son domaine propre face aux exigences impérieuses de l'hébreu, la vieille langue du Texte et de ses exégèses, elle-même en plein processus de mutation moderniste. Il avait su lui apprendre le respect de lui-même, face aux langues puissantes et prestigieuses où se forgeait la modernité occidentale et qui, à proportion même de leur créativité, fascinaient tous ceux qui se sentaient étouffer dans les liens de la *yiddishkayt*. Quand s'abattit la haine nazie, la culture yiddish s'activait à produire l'une des plus vastes provinces juives de l'universel : alimentée tant par son héritage spécifique que par la traduction des œuvres significatives du patrimoine mondial, elle s'attachait à exprimer à nouveaux frais l'être-juif, ses tourments, ses attentes et ses luttes, ses bonheurs aussi. C'est là « le yiddish tel qu'on l'oublie ».

Il y a une littérature yiddish d'après la Shoah. « Dans la langue de personne » en quelque sorte². Elle est poignante. Elle se formule dans des mots qui, le plus souvent, n'atteignent plus leur destinataire que par le truchement de la traduction. Les interrogations lancinantes qui la hantent ouvrent, pour toute conscience d'aujourd'hui, un abîme. Ses poètes errent dans l'effroi et l'imitélligible, en témoins d'un monde ravagé par le nihilisme et prophètes irréductibles d'une exigence

¹ Voir le beau livre publié sous ce titre par Régine Robin en 1984.

² C'est le titre de l'ouvrage de Rachel Ertel publié en 1993 et consacré à « la poésie yiddish de l'anéantissement ».

d'humanité qui se refuse à "historiciser" l'immonde. Le yiddish survit dans les ruines. Il subsiste comme langue usuelle dans certains milieux religieux ou professionnels restreints. Il est cultivé avec ferveur par quelques-uns, qui ressentent sa disparition comme une intolérable blessure, en même temps que comme une victoire qu'ils refusent à titre personnel de concéder aux assassins. Il fait l'objet d'un intérêt universitaire croissant au fil des ans et suscite un travail considérable de traduction. Pour la plupart, il se réduit à quelques « mots de la tribu », reliquat d'enfance nimbé d'affectivité, souvenirs privés et sans avenir parce que sans transmission ni résurrection possibles, quand ce n'est pas irrémédiable kitsch.

C'est dans ce contexte que Nathan Weinstock nous donne « Le yiddish tel qu'on l'oublie. Regards sur une culture engloutie ». On lui devait déjà une vaste fresque, ouvrage de référence en français, où il brosse l'histoire tumultueuse du mouvement ouvrier juif en Europe orientale³. Il l'avait prolongée par l'évocation de ses développements dans les pays d'immigration outre-mer⁴. C'est la tonalité propre de la mémoire ouvrière juive, indissociable de son expression en yiddish, qu'il rendait accessible en couleur espérance⁵. Deux traductions avaient contribué à rendre accessible au lecteur francophone la réalité vécue du *hurbm* (la destruction) du judaïsme polonais⁶. Le nouvel ouvrage entend ouvrir son lecteur à l'ensemble du champ de la langue yiddish et de l'univers ashkenaze qui s'y exprime, dans une vaste anthologie qui parcourt les siècles, depuis la première mention en yiddish dans un manuscrit daté de 1272 jusqu'à nos jours, les formes littéraires qui le structurent, les réalités sociales qui le portent. Car, pour l'auteur, cette langue d'une minorité honnie, par ailleurs trop souvent méprisée des doctes nés en son sein constituée, en dépit ou peut-être à

³ *Le pain de misère*, La Découverte, Paris, 1984-1985, 3 volumes ; réédition en 2 volumes, 2002.

⁴ *Terres promises. Avatars du mouvement ouvrier juif au-delà des mers autour de 1900. États-Unis, Canada, Argentine, Palestine*, Métropolis, Genève, 2001.

⁵ *Couleur Espérance. La mémoire ouvrière juive autour de 1900*, textes présentés et traduits du yiddish, Métropolis, Genève, 2000.

⁶ Hillel Seidman, *Du fond de l'abîme*, Collection Terre humaine, Plon, Paris, 1998 (avec Georges Bensoussan et Micheline Weinstock) ; *Chroniques du désastre. Témoignages sur la Shoah dans les ghettos polonais*, textes présentés et traduits du yiddish, Métropolis, Genève, 1999.

cause de cette double marginalité même, un des creusets de la civilisation européenne.

Nathan Weinstock a puisé à pleines mains dans ces trésors. Comme tout anthologiste, il choisit et ses choix impliquent des exclusions conscientes, de textes ou de thèmes, que certains pourront juger regrettables. On s'en voudrait de s'y arrêter, au vu de ce qu'il nous offre à (re)découvrir. L'organisation de la matière est autant thématique que chronologique. Chaque extrait est abondamment introduit et situé dans son contexte à la fois social et linguistico-littéraire. À elle seule, la lecture de ces pages vaut introduction à quelques aspects essentiels de la culture ashkenaze. L'utilisation des traductions existantes permet par ailleurs de mesurer l'effort qui a été consenti, notamment ces dernières années, pour porter à la connaissance du lecteur francophone ce copieux patrimoine textuel⁷. L'ouvrage comporte évidemment son lot de textes paraissant pour la première fois en français.

Que découvre-t-on en parcourant ces pages ?

« Langue de fusion » née de l'intime compénétration d'une forme de moyen allemand, d'un apport hébraïco-araméen, additionné de données romanes et ultérieurement slaves, le yiddish produit dès sa phase ancienne des œuvres savoureuses. Fables, contes, nouvelles populaires des *Mayse-Bikher*, chansons de geste et romans de chevalerie : dans tous les genres, on découvre les premières formes du jeu subtil qui s'engage entre originalité juive et ouverture au monde ambiant, puisque les emprunts sont immanquablement adaptés à l'éthos juif. L'orthodoxie fronce plus d'une fois le sourcil, le peuple n'en a cure. La veine narrative populaire et « laïque » se maintiendra jusqu'au XIX^e siècle... Dans la diffusion de ces textes, de l'Alsace à la Russie, l'imprimerie jouera un rôle essentiel. Et les colporteurs fourniront ample occasion de rêver et de s'instruire aux « femmes et à ceux qui ne peuvent étudier ». Car son ignorance de l'hébreu voue la gent féminine à ne lire que cette langue, qui n'hésitera pas – dans la veine didactique ou distrayante – à se mouler sur les attentes de son lectorat. Ce qui nous vaut un corpus hautement révélateur de la condition de la femme juive d'antan. C'est toute la sensibilité populaire qui transparaît dans

⁷ Outre les indications bibliographiques en notes du volume, on peut consulter sur ce point le site web de la Bibliothèque Medem à Paris.

ces témoins anciens, de la formule d'exorcisme à la satire sociale ou au *Purimshpil*, première manifestation d'un théâtre juif. Des chroniques sont également attestées, et des mémoires, dont celles de Glikl Hamel (v. 1647-1724) sont particulièrement intéressantes par ce qu'elles nous apprennent de la vie familiale du temps ou des remous occasionnés par le mouvement du pseudo-messie Shabtaï Tsvi.

Dès ses origines, la presse joue un rôle déterminant dans le destin du yiddish. Les *Kurantn* (Dépêches), feuille bihebdomadaire publiée par l'imprimeur amstellodamois Uri Faybesh Halevi dans le dernier quart du XVII^e siècle, ouvrent la voie. Ils feront des émules, dont les curieux *Diskursn*, également publiés dans la Jérusalem du Nord, et si marqués par le souffle de la Révolution française, et nombres d'autres titres, en yiddish occidental ou oriental. La mort lente de la presse yiddish d'aujourd'hui accompagne très exactement celle de la langue comme lieu de débat et d'ouverture au monde.

Avec son appel direct à un renouveau de la spiritualité de l'ensemble du peuple juif, y compris des plus humbles, et sa valorisation des valeurs de l'affectivité, le hassidisme, ultime grand mouvement mystique qu'ait connu le judaïsme, ne pouvait manquer de marquer en profondeur l'univers du yiddish. Les *Contes de rabbi Nahman de Bratslav*, avec leurs énigmes et leurs symboles inspirées de la Kabbale, résumeraient à eux seuls la riche littérature narrative qu'il a suscitée.

Contraste saisissant : la *Haskala* (Les Lumières) va simultanément promouvoir, avec une ironie souvent mordante mariée à une patience pédagogique remarquable, la modernisation de la société juive. Foncièrement attachée à l'usage de l'hébreu comme langue de culture, elle ne tardera pas – réalisme oblige – à recourir à la langue commune dans sa tâche d'éducation collective. Et du coup à arracher le yiddish à son statut de langue des femmes et des incultes pour en faire l'un des modes d'expression de l'exigence de rationalité et de la laïcité naissante.

C'est sur ce fond que voient le jour les œuvres classiques de la littérature yiddish, qui établissent de façon décisive les canons à la fois linguistiques, stylistiques et littéraires de la langue. Les grands noms sont bien sûr : Mendelè Moykher Sforim (1835-1917), Sholem Aleykhem (1859-1916), Yitskhok Leybush Peretz (1862-1915).

Dans le vaste horizon ainsi ouvert, Nathan Weinstock souligne l'extraordinaire floraison des récits autobiographiques en yiddish à partir du début du XX^e siècle. Actes politiques, ils affirment, contre les valeurs traditionnelles, la dignité du travailleur. Actes littéraires, ils contribuent de manière décisive à marquer la langue d'une coloration socialisante, sinon prolétarienne. Cette valorisation entraîne la vision romantique du yiddish comme « langue du peuple » qui triomphe dans le « yiddishisme ». Parmi les « mémorialistes ouvriers » retenus par l'anthologiste : Avrom Frumkin (1873-1940), H. Leivick (1888-1962), l'un des plus grands poètes yiddish du siècle, et Bernard Goldstein (1889-1959).

Un court chapitre évoque la césure frappant le monde ashkenaze avec les pogromes qui s'abattent sur les Juifs de Russie en 1881-1882. Ils marquent la fin des espoirs de voir se libéraliser l'Empire des Tsars. Ils déclenchent une émigration à grande échelle des populations juives et donnent lieu aux débats d'une extrême vivacité entre les tenants des courants autonomistes et sionistes d'une part, socialistes de l'autre. D'une autodétermination (à base territoriale ou non), les uns attendent la normalisation de la situation juive que les autres ne peuvent envisager que dans la foulée de l'avènement du socialisme. Mais les uns comme les autres sont animés d'une vision profondément messianique de l'histoire. Les lettres, tant yiddish qu'hébraïques, donnent une voix à ce tournant décisif.

Évoquer les « Nouveaux Mondes » entrevus et créés est l'objet d'un chapitre particulièrement copieux de l'anthologie. Dès avant la Première Guerre mondiale, une modernité fracassante fait son entrée sur la scène yiddish, récusant sans pitié tout provincialisme, toute vue étriquée d'une judéité maintenant au diapason de toutes les angoisses et de toutes les recherches formelles qui travaillent la littérature universelle. C'est le temps des avant-gardes : symbolisme, futurisme, expressionnisme. La langue s'est définitivement imposée à ces jeunes, dont certains n'avaient pas hésité à proclamer haut et fort, dès 1908, à Czernowitz, que le yiddish était *une* langue du peuple juif, à défaut de s'autoriser à la déclarer *la* langue du peuple juif... Entre cosmopolitisme et inspiration traditionnelle, le contenu balance. Plusieurs centres littéraires émergent : Varsovie (la ville de Y. L. Peretz), Kiev (avec Dovid Bergelson, Der Nister, Dovid Hofshetyn) et Moscou

(Moyshè Kulbak, Dovid Eynhorn). Les modernistes essaient aussi à Berlin, Paris et Vienne. Et surtout à New York, où les *Yunge* (Jeunes) iront jusqu'à prôner, aux dépens de la cause nationale ou des idéaux sociaux, une esthétique de « l'art pour l'art ». Après la guerre naissent les mouvements *Yung-Yiddish* (Jeune Yiddish) à Łódź (avec Moyshè Broderzon), *In Zikh* (En soi) à New York (avec Yankev Glatstein et Aaron Glantz-Leyeles). La jeune Union soviétique voit la promotion d'une avant-garde marquée par le messianisme révolutionnaire. La revue *Khaliastra* (La Bande), qui vécut le temps de deux livraisons, réunit autour d'un credo expressionniste et apocalyptique les figures emblématiques de Melekh Ravitch, Peretz Markish, Uri Tsvi Grinberg et Marc Chagall. Quelques textes – d'Israël Joshua Singer (1893-1944), Many Leib (1883-1953), Avrom Sutzkever (1913), Peretz Markish (1895-1952), Dovid Bergelson (1884-1952) entre autres, illustrent, sans pouvoir davantage que les évoquer, ces moments d'intense création, où la langue s'affranchit de tout déterminisme pour accéder à l'universel.

Cet apogée était condamné, non par une quelconque fatalité naturelle, mais par l'histoire. À mesure que l'on s'avance dans les années 30 et que montent fascisme et totalitarisme, certains pressentent le désastre. En témoigne dans le volume le cri angoissé, devenu prophétique, de Mordkhè Gebirtig (1877-1942) : *Undzer shtetl brent* (Notre ville est en feu !, 1938), un essai de 1939 du grand historien Simon Dubnow (1860-1941), appelant tous deux à la mobilisation, et *Bonne nuit, Monde !* par lequel le poète Yankev Glatstein (1896-1971) fait dans le désespoir son deuil de la civilisation...

L'engloutissement programmé de la culture yiddish par le Léviathan nazi aurait dû étouffer à tout jamais la voix des victimes et laisser aux bourreaux le soin d'écrire l'histoire. Les bourreaux furent défaits et les victimes se font encore entendre. « *Yidn, farshraybt !* » (Juifs, mettez par écrit !), aurait prescrit Dubnow avant d'être assassiné dans sa ville de Riga. Emmanuel Ringelblum (1900-1944) a dû partager ce souci, puisqu'il organisa dès les derniers mois de 1940, avec son organisation *Oneg Shabbat*, la collecte méthodique des archives du ghetto de Varsovie : 1.696 dossiers (quelque 27.000 pages) ont été retrouvés après guerre, enterrés dans des boîtes en métal et des bidons à lait. La chronique commentée de l'horreur au quotidien. On en lira un extrait de la plume de l'historien. Le romancier Yehoshua Perles (1888-1943), dont

le récit *Khurbm Varshè* fut exhumé en 1950, et le poète Avrom Sutzkever, qui survécut, résista et publia ses souvenirs en 1945, évoquent respectivement leur expérience de Varsovie et de Vilna.

C'est un champ de ruines que l'amoureux de la langue est aujourd'hui amené à fréquenter. Avec la conscience aiguë que la béance ouverte, déchirement radical de l'histoire juive et trou noir de la modernité, n'a pas entraîné en Occident le retournement des esprits auquel appelaient les plus conscients de ceux qui furent engloutis. Conversion, au sens étymologique du terme, qui, peut-être, autoriserait à reconnaître un sens à cette démoniaque apothéose du meurtre.

◦